

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[358. Londres, Dimanche 3 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

358. Londres, Dimanche 3 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Aristocratie](#), [Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Interculturalisme](#), [Peinture](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-05-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitEh bien, on ne fait jamais que la moitié de ce qu'on veut. J'ai parlé français mais je n'ai pas parlé très brièvement. Un speech de sept ou huit minutes, pas un simple remerciement.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 410/105-106

Information générales

LangueFrançais

Cote987-988-989, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Eh bien, on ne fait jamais que la moitié de ce qu'on veut. J'ai parlé français ; mais je n'ai pas parlé très brièvement. Un speech de sept ou huit minutes, pas un simple remerciement. Cela m'a si bien réussi que j'en suis bien aise. J'ai vu à l'air des gens, que j'étais attendu que, si je me bornais à quelques phrases bien polies, il y aurait beaucoup de désappointement. La curiosité était bienveillante ; le désappointement ne l'eût pas été. Je crois que je me suis rassis au milieu de la curiosité satisfaite et de la bienveillance redoublée. Je vous envoie le speech, que je viens d'écrire pour vous. J'ai trouvé cette réunion assez frappante. Toute l'aristocratie de toute espèce, de toute opinion y était. Et les savants, les lettrés, les artistes, le barreau la cité & deux absences ont été remarquées ; Lord Aberdeen qui n'est pas encore revenu de la campagne, et M. de Brünnow qui n'est pas venu. Le Duc de Wellington a remercié du toast to the navy and the army. Je répète ce que je vous ai dit : Un aveugle qui cherche son chemin. Je devrais dire un aveugle apoplectique. J'ai été très touché de ce spectacle, la grandeur d'un côté, le respect de l'autre, et entre deux la décadence l'impuissance. Il y avait bien de la force d'âme dans le vieillard balbutiant et chancelant. Mais je ne suis pas sûr qu'arrivé à cet état physique, il n'y ait pas plus de dignité à se retirer du milieu des hommes et à finir sa vie, en présence de Dieu seul et de ses enfants. L'exposition ne vaut pas grand chose. Trois ou quatre bons tableaux ; de jolis paysages et des chiens admirables. Souvent beaucoup d'esprit et de sensibilité dans l'intention ; mais une ignorance et un mépris du dessin, et de la peinture qui sont étranges. Milton dictant le Paradis perdu à ses filles a beaucoup de succès. Le Milton est beau, bien grave, bien méditatif, bien inspiré. Les filles sont d'une gentillesse déplorable. On aime beaucoup la gentillesse ici. Un très bon portrait du Duc de Wellington expliquant ses dépêches au colonel Gurwood. Je ne sais pourquoi je vous dit tout cela qui ne vous fait rien.

4 heures□

Ce que vous me mandez de Lord Aberdeen me plait beaucoup. J'espère et je crois qu'il dit vrai. Si je ne me trompe nous serons désormais fort à l'aise ensemble. Tout va bien avec les Anglais quand une fois la glace est enfoncée. J'ai dit hier à Lord Grey, que je desirais beaucoup avoir l'honneur d'être présenté à Lady Grey. Demain ou après-demain, j'irai lui faire une visite, à lui, et il me présentera lui-même. En général, je ne crains pas du tout de déroger. J'ai foi dans ma noblesse. Ma pente serait plutôt de ne pas me soucier des petites précautions de dignité convenue. J'y prends garde ici, à cause de l'officiel. Lord Grey, qui a été aimable pour moi, et a paru prendre plaisir à me voir, n'est pas venu chez moi, probablement par un peu de fierté timide et de mauvaise humeur. Mais vous avez raison. Pour Lady Grey ; il n'y a point de difficulté. L'avance est naturelle et Lord Grey y sera compris. M. de Brünnow sort de chez moi. Deux grandes heures. Eh bien, je ne retire rien de ce que j'ai dit mais je dis autre chose. C'est un esprit grossier et subalterne, dénué de ce tact qui tient à l'élévation, à la finesse et à la promptitude des impressions, c'est un commis qui sert son maître, et qui le flatte encore plus qu'il ne le sert voulant d'abord se servir lui-même. Mais, malgré et sous tout cela, il a de l'intelligence de la capacité assez d'étendue et de rectitude dans le jugement, je crois même de la bonne

intention, et de l'honnêteté. Nous nous sommes dit beaucoup de choses ; et le bien que je vous dis là, m'a apparu dans la conversation. Il ne sait pas s'y prendre pour servir la bonne politique, et il ne se cassera pas le cou pour elle. Mais en gros, il la comprend, et si je ne me

trompe, au fond, il la préfère. M. de Nesselrode a raison de l'employer. Du reste, il professe presque autant d'admiration pour M. de Nesselrode que pour l'Empereur. Je conviens de l'impolitesse qui vous choque. Je l'ai vue souvent. Mais soyez sûre qu'elle est bien générale. Je la rencontre ici comme ailleurs. Et j'ai le droit de le dire, car je suis encore ici à cet état de bête curieuse qui fait qu'elle ne tombe pas sur moi. L'esprit de coté domine dans le monde. Chacun reste avec ses familiers, dans ses habitudes, pour ne pas se gêner, par égoïsme et aussi par stérilité d'esprit. Cela est assez sot et fort ennuyeux. Il faut rompre hautainement avec ces mauvaises manières là, leur faire sentir qu'on les aperçoit et leur imposer plus d'égards et une autre conversation. Personne n'est plus propice que vous à leur donner une telle leçon. Mais probablement cela aussi, vous ennuerait.

Lundi une heure□

Ce que vous me dites de M. Andral me contrarie beaucoup. Il se sera piqué que vous ne l'ayez pas reçu quand il est venu. Quel ennui que d'être loin et de ne pouvoir rien faire soi-même ! Je traiterais avec les susceptibilités. Mon petit médecin me dira quelque chose là dessus. Parlez-lui en quand vous le verrez. Et s'il n'y a pas moyen d'avoir

M. Andral, voyez M. Chomel. Il est tout aussi habile. N'y mettez pas de fantaisie, je vous prie, ni de négligence. Demandez-lui son jour, son heure, et soyez là quand il viendra. Décidément, Norwood. Répondez-moi là dessus.

Avez-vous écrit aux Sutherland ? Dès que vous aurez quelque chose de bien arrêté, dites-le moi. Je suppose que vous savez que Paul est parti Vendredi pour Pétersbourg. M. de Brunnnow m'a dit que sa conduite envers vous, lui avait fait le plus grand tort là. Et ici, Lady Palmerston me dit la même chose. Elle en pense bien mal.

2heures 1/2□

J'ai été interrompu par Nouri Effoudi qui voulait causer avec moi, dit-il. Je m'y suis prêté de mon mieux, mais avec peu de succès. Quelle pitié ! Il faut que je sorte. J'ai une multitude de visites à faire. Adieu. Adieu. Ce discours fait un gros paquet. Adieu

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 358. Londres, Dimanche 3 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-05-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/333>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 3 mai 1840

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

10 heures

ou pour elle;
je ne me
suis jamais
professé
de respect

à vous chaque
qu'elle est
dans ailleurs.
si encore ici
et quelle ne
vous domine
les familles,
mes, pas
et, cela est
compréhensible
manière la
leur imposée
tion. Personne
doit me
et cela
me.

me contraire
l'avez pas
me d'être loin
! le contraire
deux me.

Et bien, on ne fait jamais que
la vérité de ce qu'on sent. J'ai parlé français, mais
je n'ai pas parlé très bien, les spirit de sept-
huit années, par un simple souvenir. Cela me
se bien senti que j'en suis bien aise. J'ai vu, à l'air
de gens, que j'étais attendu, que si je me bornai
à quelques phrases bien polies, il y aurait beaucoup
de dédain. La curiosité était bien grande,
le dédain n'était pas. J'ai senti que je
me suis senti au milieu de la curiosité satisfaite.
Cela de la simplicité, redoublée. Je vous envoie le
speech que je viens d'écrire pour vous.

J'ai trouvé cette réunion assez frappante. Toute
l'aristocratie de toute espèce, de toute opinion y
était. Et le duc, le lord, le comte, le baron,
la liste de ceux absents ont été remarqués; lord
Aboudeau qui n'est pas encore revenu de la
campagne, et le duc de Devonshire qui n'est pas venu
de son de Wellington a remercié de tout le the
navy and the army. Je répète ce que je vous ai
dit: un avengle qui cherche son chemin. Je
devrais dire un avengle prophétique. J'ai été
bien touché de ce spectacle, les grandeurs d'un côté,
le respect de l'autre, et entre deux la décadence.

l'importance. Il y avait bien de la force d'âme dans
le vieillard balbutiant et chancelant, mais je ne
suis pas sûr qu'arrivé à cet état physique, il n'y
ait pas plus de dignité à se retirer du milieu
des hommes et à finir sa vie en présence de Dieu
seul et de ses enfants.

L'expédition ne vaut pas grand chose. Voici
ou quatre bon tableaux, de jolis paysages et
des chiens admirables. Souvent beaucoup d'esprit
et de sensibilité dans l'intention, mais une
ignorance et un mépris du dessin et de la peinture
qui sont étranges. Milton ditant le Paradis
perdu à sa fille a beaucoup de succès. Le Milton
est beau, bien grave, bien méditatif, bien inspiré.
Les filles sont d'une gentillesse déplorable. On
aime beaucoup la gentillesse ici. Un très bon
portrait du duc de Wellington expliquant les
événements au colonel Bunsford. Je ne sais pourquoi
je vous dis tout cela qui ne vous fait rien.

Adieu.

Ce que vous me mandez de Lord Aberdeen me
plaît beaucoup. J'espère et je suis sûr qu'il est vrai.
Si je ne me trompe, nous serons désormais faits
à l'aise ensemble. Tout va bien avec le Anglais
quand une fois la glace est rompue.

J'ai dit hier à Lord Grey que je devrais
beaucoup avoir l'honneur d'être présenté à Lady

Grey. Demain
visite, à lui,
général, je ne
suis dans une
maison pas une
convenance. Il y
a Lord Grey, qui
prendra plaisir
probablement à
mauvaise humeur
Lady Grey, il
est naturel.

M. de
grande heure
que j'ai dit
esprit grossier
qui tient à
promptitude
de son maître
en la chose, voyez
mais, malgré
la la capacité
dans le jugement
intention et
dit beaucoup
dit là où
on doit pas.

une dame dans
sa. Mais je ne
sais, et j'ai
des milieux
dans le monde

chose. Vous
sage, et
sage d'après
vous une

en la peinture
le Paradis

à la Milton,
bien inspiré.

table. On

un bon

pliquant et

don pourquoi

est rien.

Abandonner me

qu'il est vrai.

mon fort

le Anglais

de.

devenir

qu'il a lady

deux. Demain ou après, demain, j'irai lui faire une
visite, à lui, et il me présentera lui-même. En
général, je ne crains pas du tout de déroger. J'ai
fait dans ma noblesse. Ma pente serait plutôt de
ne pas me soucier de la petite précaution de dignité
convenue. Il y prendra garde ici, à cause de l'official.
Lord Grey, qui a été aimable pour moi et a paru
prendre plaisir à me voir, n'est pas venu chez moi,
probablement par un peu de fin de timide et de
mauvaise humeur. Mais vous avez raison. Pour
lady Grey, il n'y a point de difficulté. L'avance
est naturelle. Et lord Grey y sera compris.

M. de Brémont sera de chez moi. Deux
grandes heures. Eh bien, je ne retiens rien de ce
que j'ai dit, mais j'en dis autre chose. C'est un
esprit grossier et subalterne, dénué de ce tact
qui tient à l'éducation, à la finesse et à la
promptitude de l'impression; c'est un connoi qui
sert son maître, et qui le flatte encore plus qu'il
ne le sert, voulant s'abaisser devant lui-même.
Mais, malgré et sous tout cela, il a de l'intelligence,
de la capacité, une étendue et de rectitude
dans le jugement, je crain même de la bonne
intention et de l'honnêteté. Mais nous sommes
dit beaucoup de chose; et le bien que je vous
dis là n'a apparu dans la conversation. Il
ne faut pas s'y prendre pour servir la bonne

politique, et il en se cassera pas le cou pour elle; mais, en gros, il la comprend, et si je ne me trompe, au fond il la préfère. M. de Busselonde a raison de l'ingeloyse. Que reste il pour moi, si ce n'est l'admiration pour M. de Busselonde qui pousse l'impudence.

Je connais le l'impudent qui vous choque. Je l'ai vu souvent. Mais voyez donc quelle est bien générale. Je la rencontre ici comme ailleurs. Il s'en fait le droit de le dire, car je suis encore ici à cet état de bête humaine qui fait qu'elle ne tombe pas sur moi. L'esprit de l'homme domine dans le monde. Chacun vit avec ses familiers, dans ses habitudes, pour ne pas se gêner, pour égoïsme, et aussi par stupidité d'esprit. Cela est assez sot et fort ennuyeux. Il faut rompre hardiment avec ce, mauvaise manière, leur faire sentir qu'on les aperçoit et leur imposer plus d'égards et une autre conversation. Pourrait être plus profitable que vous, à leur donner une telle leçon. Mais probablement cela aussi vous ennuyerait.

Amusez-vous bien.

Ce que vous me dites de M. Andral me contrarie beaucoup. Il se sera piqué que vous ne l'ayez pas vu quand il est venu. Quel ennui que d'être loin de se ne pouvant rien faire soi-même! Je trottine avec les susceptibilités. Mon petit médecin me

la moitié de
je lui par
sont-ils-ils
de bête humaine
de gens qui
à quelqu'un
de desappoi
le desappoi
me leur ra
ce de la d
d'après que

J'ai le
l'aristocratie
était. Et l
la libé
Abandon
l'empire
de la d
dans un
dit: un
devrait de
lui touche
le respect

188

Ena quelque chose là-dessus. Parlez-lui en quand
vous le verrez. Et s'il n'y a pas moyen d'arriver
M. Andral, voyez M. Chomet. Il est tout aussi
habile. N'y mettez pas de fantaisie je vous prie,
ni de négligence. Demandez-lui son jour, son heure,
et soyez là quand il viendra.

Et l'adieu, bonsoir? Apprenez-moi la réponse.
Avez-vous écrit aux Sutherland? Et que vous avez
quelque chose de bien arrêté, dit-le moi.

Je suppose que vous savez que Paul ne part
vraiment pour Peterborough. M. de Brémont m'a
dit que sa conduite envers vous lui avait fait le
plus grand tort là. Et ici, Lady Palmerston me
dit la même chose. Elle en pense bien mal.

Adieu, Ya.

J'ai été interrompu par Henri. L'effendi qui voulait
causer avec moi, dit. J. Je n'y suis prêt de mon
travail, mais avec peu de succès. Quelle pitié! Il
faut que je sois. J'ai une multitude de visites
à faire! Adieu. Adieu. Le diable fait une grosse
plaque. Adieu.

Le corps diplomatique est vivement touché de votre noble
et bienveillante hospitalité, et je suis heureux d'avoir en
le même l'honneur d'être l'organe de ses sentiments de
reconnaissance et de sympathie. Nulle part, à coup sûr, il
ne s'est plus naturel ni mieux placé que dans cette enceinte
et dans cette solennité. Il y a bien des siècles, quand
l'empereur Vespasien conçut le dessein de réunir dans un
même lieu tous les chefs d'œuvre des arts que la conquête
avait amassés dans Rome, il choisit le Temple de la Paix.
Il voulait que tous les peuples, oubliant leurs anciennes
inimitiés, pussent jouir ensemble de ce beau spectacle.
Ainsi se le convient mieux que la paix et les arts. Il
y a entre eux une naturelle et puissante harmonie.
Quiconque en doubterait n'aurait qu'à jeter les yeux sur
ce qui se passe en Europe depuis 25 ans. On ne
saurait dire que ces années aient été pour les arts
une époque de grande et originale création, ni
qu'elles aient produit beaucoup de ces chefs d'œuvre
nouveaux qui rendent au siècle illustre entre les siècles.
Cependant l'intelligence et le goût des arts se sont
répandus, ont pénétré dans des lieux, parmi des
hommes qui jusque-là y étaient demeurés étrangers.
En parcourant l'Allemagne, la France, et dans toute
aussi l'Angleterre, on voit d'élever partout, dans les
provinces comme dans la capitale, une foule de

monument, grand ou petit, ambitieux ou modeste. Les
 statues des grands hommes reviennent peupler les places
 publiques. A quelque exposition analogue d'ailleurs
 d'œuvre quelque part, la foule y accourt. La peinture,
 la sculpture, la musique, tous les arts entrent dans
 les goûts, dans les mœurs, deviennent presque populaires.
 C'est un grand bonheur, méritoire, à notre époque
 et dans l'état de société moderne. Que feriez-vous
 que ferions-nous, dans toutes nos patries, de tous ces
 hommes, de ces millions d'hommes qui s'élèvent incessamment
 à la civilisation, à l'influence, à la liberté
 s'ils étaient exclusivement livrés à la soif du bien
 être matériel et aux passions politiques ? S'ils
 ne songeaient qu'à s'enrichir ou à débattre leurs
 droits avec leurs semblables ? Si leur fait encore
 d'autres intérêts, d'autres sentimens, d'autres plaisirs.
 Non pour la détournement de l'amélioration de leur
 condition et du progrès de leurs libertés ; non pour
^{qu'ils soient}
~~devenir~~ moins exigeans et moins fiers dans la
 vie sociale ; mais au contraire pour les rendre
 capables et dignes de leur condition plus élevée ;
 capable et digne de porter plus haut, dans tous
 cette civilisation vers laquelle ils montent en foule.
 Et aussi pour satisfaire en eux ce penchant, ce

instinct
 bien étalé
 de la la
 Comme
 cette vast
 des homm
 des plaie
 latrunc
 mœurs d
 dans une
 fort d'ins
 exaltatio
 Ce
 votre pla
 vray en
 institut
~~l'œuvre~~
 portée,
 félicitati
 pour s'y
 Dans une
 l'œuvre
 qu'ils ne
 mais il

instinct de notre nature auxquels ne suffisent ni le
bien être matériel, ni même les travaux et les spectacles
de la liberté politique.

Comme les Lettres, comme les Sciences, les arts ont
cette vertu, ils ouvrent, à l'activité et aux jouissances
des hommes, une belle et large carrière. Ils répandent
des plaisirs brillants et poétiques. Ils animent et
élevaient en même temps les esprits. Ils adoucissent le
malheur sans le nier. Ils rapprochent et unissent
dans une satisfaction commune, des hommes d'inclinaisons
fort diverses de situation, d'habitudes, d'opinions, de
volontés.

C'est donc pour nous seuls, Messieurs, pour
votre plaisir à vous seuls, que vous cultivez, que
vous encouragez les arts. L'Académie royale, son
~~institutions~~ ses expositions ont une ~~de~~ plus grande
portée, un mérite vraiment social. Nous nous
félicitons d'être réunis aujourd'hui à ~~ces~~ solennités.
Nous sympathisons avec les travaux et les espérances.
Dans une telle réunion, en présence de ces chefs
d'œuvre ~~qui~~ sous l'empire du sentiment ~~excellent~~
qu'ils nous inspirent, nous sommes vos hôtes, Messieurs,
mais il n'y a ici point d'étrangers.